

Chapitre VII : Café froid et paranoïa.

Au bout d'une allée déserte, entre deux rangées d'immeubles en ruine, se dresse une grande croix. Elle fait au moins trois mètres de haut, et elle est dévorée par les flammes. Il avance, lentement, ses jambes sont lourdes, engourdis. Pourquoi avance-t-il vers cette croix en feu ? Pourquoi ne fait-il pas demi-tour ? Pourquoi ne va-t-il pas chercher de l'aide ?

Il n'y a personne. Ni dans les immeubles, aux vitres brisées, aux portes défoncées. Ni dans la rue. Nulle part. Le vent siffle, il s'engouffre dans les halls vides, les appartements déserts. Il attise le feu. Les flammes sont presque rouges, elles dansent, et de la fumée noire s'élève du brasier.

Plus il s'approche, plus la chaleur est vive, l'odeur âcre. Et dans l'allée déserte, il y a soudain un grand homme tout de noir vêtu, dressé près de la croix, une main paume ouverte tendue vers lui, l'autre serrant une bible contre sa poitrine.

C'est un rêve, c'est un rêve, c'est un putain de rêve, se répète mentalement William tout en essayant d'empêcher ses pieds d'avancer vers le brasier. Merde, je suis même pas croyant, pourquoi je rêve de putain de croix en feu...

La pluie se met à tomber, d'un coup, glaciale, violente, et ce satané feu continue de brûler comme jamais. Il grelotte, devant la croix, devant le mec en noir. C'est le bon moment pour se réveiller, là, se dit-il.

Il ferme les yeux et...

OoOoO

L'église est déserte. Sombre et froide. La pluie bat les vitraux, pianote sur le toit pentu. Il est assis sur un banc, vers le fond de la nef, et l'orgue se fait entendre par intermittence, plaintif et inquiétant.

Il n'a pas envie d'être là, il veut fuir, il veut rentrer à la maison ; il se rend compte qu'il n'a pas de maison où rentrer. Personne qui l'attend.

OoOoO

William ouvrit les yeux et ne vit rien. Il tourna un peu la tête sur le côté et se rendit compte qu'il était allongé sur le ventre, la tête tournée contre le dossier du canapé, enfouie dans le couvre-lit sombre. Encore heureux qu'il n'ait pas suffoqué dans son sommeil, songea-t-il. Il se frotta les yeux en se retournant sur le dos, sans faire de bruit, observant le plafond à la peinture écaillée. Un plafond qu'il ne connaissait pas ; mais en ce moment absolument tous les lieux lui semblaient étrangers, aussi préféra-t-il réserver son jugement.

Il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce avec lui, où que cette pièce se trouvât. Une présence, à la limite de son champ de vision, derrière le canapé, de l'autre côté. À la limite de ses perceptions. Chaude et grande et imposante. Qui murmurait une espèce de litanie ininterrompue. Une prière ?

William referma brièvement les yeux et dans un flash la croix et la pluie et l'église lui apparurent. Il les rouvrit bien vite, fixant le plafond sans oser respirer à fond.

Mentalement, il se mit faire une liste. Son ordinateur – perdu. Ses fringues – sèches et propres et raides – pas à lui. Il avait mal à la tête ; mal aux yeux, dans les yeux, derrière les yeux – mal au dos ? Ça faisait comme une boule, oui, une légère pression entre ses omoplates – toujours présente, comme le souvenir d'une caresse, d'un coup, de quelque chose d'extérieur. Ou n'était-ce pas plutôt quelque chose qui voulait sortir ?

Un soupir, derrière lui, de l'autre côté du canapé, et une chaise qui craque légèrement alors que son occupant change de position. L'éditeur. William ne le voit pas, mais soudain il sait que c'est lui, tout comme il sait qu'il était en train de prier – pour lui, pour le salut de son âme ? La bonne blague.

Les pieds d'une chaise déplacée qui raclent le parquet. Une main, chaude, large, qui se pose sur son front. Il ferme les yeux.

« Rendors-toi. »

Il obéit.

OoOoO

Willie a six ans, et sa mère n'est plus qu'un vague souvenir dans son esprit d'enfant. Juste une silhouette floue dans l'embrasement d'une porte, dans la lumière claire d'un matin ensoleillé. Il y a un homme qui vient souvent lui rendre visite ; il reste assis, dans le grand fauteuil à bras de la salle principale. Il hoche la tête. Parle avec une voix grave, de choses que Willie ne comprend pas. Puis il lui tapote la tête, et s'en va.

De toute façon, Willie n'est pas resté longtemps dans ce foyer, et quand il s'est retrouvé dans sa famille d'accueil, dans la vieille maison qui craque, l'homme a arrêté de venir le voir. S'il avait été plus âgé, il s'en serait peut-être souvenu. Il aurait su que s'il voulait des réponses sur son passé, ses parents, sa vie, c'était à cet homme sombre qu'il fallait s'adresser.

OoOoO

Quand il rouvrit les yeux, la pièce était plongée dans la pénombre et il n'y avait plus un bruit, plus une conscience dans la pièce. Juste lui et ses rêves un peu tristes. William essaya de se souvenir du dernier, mais déjà il s'effiloçait et lui échappait. Un rêve à propos de son enfance, c'était assez rare. Il n'aimait pas repenser à cette époque, il n'aimait pas porter un regard d'adulte sur des choses qui lui paraissaient normales à l'époque.

Il se redressa sur le canapé et posa ses pieds nus par terre, précautionneusement, comme un infirme après une longue convalescence. Le sol était froid, les lames de parquet lisses sous la plante de ses pieds. Ses yeux s'habituaient à la semi-obscurité de la pièce ; devant lui, il distinguait un couloir, plusieurs portes au bout. Il se leva, chancelant un peu, s'appuyant contre le dossier du canapé. Derrière, sur la grande table en bois sombre se trouvaient un journal froissé et une tasse qui avait contenu du café, abandonnés.

L'éditeur avait dû... s'absenter. Tant mieux, songea William, il préférerait éviter de nouveaux rêves religieux. Il frissonna, le souvenir de la pluie onirique et celui de l'orage de la nuit précédente – mais était-ce seulement la veille ? – encore présents. Le bûcher ; punition pour ce qu'il avait fait à cette folle de Nicole ? Si seulement il avait la moindre idée de ce qui s'était passé.

S'il ferme les yeux, il revoit ses mains ridées autour de sa gorge, et puis un chandelier, dans sa main à lui, et un coup, un autre, et du sang, dans les cheveux blonds de la jeune femme. Il rouvre les yeux, ça vaut mieux.

Il fit un petit tour dans l'appartement, pieds nus, et les cheveux en bataille, comme un gosse malade qui n'est pas allé à l'école parce qu'il avait un peu de fièvre, qui décide de vadrouiller dans la maison déserte. Il fait nuit et il n'y a pas un bruit dans la résidence, pas une voiture dans la rue. William refit chauffer du café et s'assit sur une des chaises en plastique de la cuisine ; il voyait mal Garetti vivre ici, tout était bien trop dépareillé, mais les livres au salon, dans le couloir, dans toutes les pièces le faisaient douter de son intuition.

Les livres. Comme si écrire avait été d'une quelconque aide. Oh, oui, bien sûr, ça lui avait évité de devenir dingue immédiatement, et peut-être d'étrangler Mathilde dans son sommeil. Mais sur le long terme, c'était un fiasco, et il aurait tout aussi bien fait de s'abstenir. Les mains autour de la tasse en porcelaine ébréchée, il tenta d'écouter les pensées, les ressentis aux alentours, mais aucun écho, aucune émotion ne lui parvint, et il laissa tomber.

Ses ongles étaient propres, et cela lui parut bizarre, soudainement. Un détail qui n'avait pas sa place, un détail impossible.

OoOoO

Il ferme les yeux une seconde, et il s'entend crier. Un écho distordu, un souvenir, un rêve. Il est trempé, on cherche à le noyer. Non. On cherche à l'aider. La voix le répète, encore, et encore, et encore. « Je veux t'aider, William. Je veux t'aider. Laisse-moi t'aider. » Mais comment faire confiance, comment laisser quelqu'un le toucher quand même son propre corps lui semble un territoire étranger, dangereux et hostile. Alors il hurle.

Le jet d'eau dans la douche est tiède, non, chaud. Il a si froid qu'il ne sait plus bien ce qu'il ressent. Pourquoi est-ce qu'il est en train de se doucher tout habillé ? Et pourquoi l'eau devient rose et noire et grise tout autour de ses pieds nus ?

On le tire, on le pousse, il ne résiste pas, il laisse faire. On lui parle, il n'entend pas, il n'écoute pas, il est ailleurs. Oh.

Une impression de déjà-vu. Fugace. Déjà évaporée. Il fronce les sourcils, tout en levant docilement un bras quand on tente de lui enfiler un t-shirt. Il essaie de rattraper cette image éphémère. C'est lui, il est tout petit. Il a fait... quelque chose de mal ? Et il pleut, et il pleut encore.

OoOoO

Il tourna en rond un petit moment, se demandant ce que l'éditeur comptait faire de lui, si tant est qu'il puisse faire quelque chose. Il était près de trois heures du matin, lui apprit l'horloge ronde pendue au mur dans le salon. Le journal lui donna la date du jour (à moins que ce fût un vieux

journal, il n'en avait pas la moindre idée), mais comme il avait plus ou moins perdu la notion du temps, depuis son épisode paranoïaque et sa fuite éperdue d'une chambre d'hôtel crasseuse à une autre, il n'aurait pas su depuis combien de temps il était là.

Plus de point de repère, et l'impression de se retrouver sous l'eau, dans le noir complet, sans pouvoir respirer ni même remonter à la surface. Et bizarrement, cela ne lui faisait rien. Peut-être que ça commençait comme ça. D'abord les voix, puis la paranoïa – ah ça, il y croyait dur comme fer, que Garetti était un salaud, qu'il l'avait ruiné et qu'il s'en lavait les mains ; et puis il avait perçu ses pensées, alors qu'il se terrait dans son bureau, et il avait vu qu'il ne mentait pas, quand il disait qu'il n'avait pas touché à ses comptes, et que c'était lui, le barjo, qui s'était imaginé des choses.

Ensuite, la violence. La schizophrénie. Voilà qu'il se parlait à lui-même, après avoir (probablement) buté une folle. Légitime défense, ah ah. Un peu d'ironie, pour couronner le tout ; ils allaient pouvoir l'interner, oh oui, il avait certainement déjà une chambre réservée à son nom dans l'institut psychiatrique le plus proche. Garetti était sans doute parti remplir les derniers formulaires.

OoOoO

Il avait dû s'endormir, à un moment donné, et sa nuque était raide et douloureuse quand il se redressa sur le canapé. Il faisait jour, et Garetti était dans la cuisine. Ou du moins, William entendait quelqu'un s'agiter en direction de la cuisine, mais pour ce qu'il en savait il pouvait tout aussi bien s'agir d'un autre personnage sorti de son imagination. L'ancien propriétaire, son assassin, la voisine adultère... Il se passa une main sur le visage ; ses yeux avaient l'air bouffis et sa barbe avait repoussé, piquante sous ses doigts.

« Comment vous avez connu ma mère ? »

La phrase était sortie toute seule, et elle le surprit lui-même. Elle avait aussi pris de court Garetti, car seuls un juron et un bruit de vaisselle brisée lui répondirent.

« Sandra ? »

La voix de l'éditeur tremblait imperceptiblement quand il revint dans le salon, s'essuyant les mains sur son pantalon sombre. Il prit son temps pour s'asseoir, comme s'il ne voulait pas répondre – ce n'était pas seulement de la réticence, c'était plus complexe que ça, et William le sentait, dans les pensées emmêlées de l'éditeur.

« Elle était belle, commença-t-il. Pas éblouissante, pas séduisante, juste belle. Tout le monde l'aimait. Elle était toute seule à l'époque, sa famille était restée dans le Sud. Ton père... »

Il s'interrompit et William le sentit se crispier soudainement. Mentalement, physiquement aussi. Comme si ça lui faisait mal de l'évoquer.

« Elle est tombée enceinte et elle a quitté l'université.

— Qu'est-ce qu'elle, qu'est-ce qu'elle étudiait ? fit William.

— L'histoire de l'art, principalement. Elle a fait quelques illustrations pour des livres pour enfant, par la suite.

— Je savais pas. »

William était songeur. Il n'avait aucun souvenir de tout ça – comment aurait-il pu – et il en voulait aux gens de ne rien lui avoir dit. Pourquoi personne n'avait jamais pensé à lui parler de ça ? Il sentait l'affection profonde que Garetti avait pour sa mère – l'image passée de sa mère, Sandra la brune, peintre, mère à vingt ans, celle que tout le monde aimait. Et puis il y avait autre chose ; plus noir, sombre et menaçant. Un souvenir enfoui, volontairement.

L'éditeur s'était levé et il époussetait un livre aux couleurs un peu passées. Il le tendit à William sans un mot. Sandra Razier, illustratrice, disait la page titre, jaunie et craquante sous ses doigts. Ce n'était qu'un livre à propos des aventures d'un lapin, juste quelques pages, quelques images, mais en touchant le livre, il voyait sa mère, attablée à quelques mètres seulement – à quelques années de là – en train de peindre avec application, des mèches dans les yeux. Il soupira et reposa le livre.

« Et vous ne saviez pas pour sa maladie ? Il n'y a pas eu de... signes ?

— De sa maladie ? »

Garetti eut l'air surpris pendant une seconde, mais il se reprit : « Oh, bien sûr, le cancer. Non, c'est arrivé très vite, bien trop vite. »

Un long silence ; on entendait même le robinet qui fuyait goutter dans l'évier de la cuisine.

« Et mon père ? »

Il fallait qu'il demande, même s'il percevait l'hostilité de l'éditeur. Il avait sûrement déjà demandé, gamin, encore et encore, et puis il avait laissé tomber, il s'était enfermé dans son petit monde. Tous les gamins veulent savoir où sont leurs parents, pas vrai ?

Garetti sembla se résigner, les épaules voutées, le front plissé. C'est presque en chuchotant qu'il dit : « Il parlait peu, on le connaissait pas vraiment. Il suivait des cours de droit, je crois.

— Et maintenant ? »

Un silence, inconfortable.

« Il est mort. »

Ça sonnait affreusement comme des aveux, se dit William, mais il voyait mal son éditeur assassiner n'importe qui, même par amour.

« Elle vous manque ?

— Tous les jours. »

OoOoO

Les voisins de palier, un peu curieux, un peu effrayés, n'arrêtaient pas de le répéter, d'abord aux policiers en uniforme, puis aux inspecteurs en costume : Nicole Rigaud était une vieille folle, mais elle ne faisait de mal à personne. Bon, c'est vrai, il y avait ces rumeurs, et puis la mort de son mari, ce

pauvre homme. Non, c'est vrai, elle n'était plus la même depuis qu'on l'avait renvoyée, pauvre femme.

Il n'y avait rien à en tirer, songea tristement l'inspecteur Lacastre, repliant son petit carnet et rangeant son stylo. La plupart des habitants de l'immeuble étaient au courant des plaintes et des accusations dont avait fait l'objet la victime, et pourtant à leurs yeux elle restait une personne respectable – aucun d'entre eux n'avait évoqué des ennemis connus. Les faits remontaient à près de dix ans, mais une vengeance n'était pas à exclure – un parent qui se décidait à passer à l'acte une décennie plus tard, ça s'était déjà vu. Et puis il y avait le mari. Retrouvé mort dans son lit, crise cardiaque. Pas d'autopsie, ou alors les dossiers avaient été perdus.

Il y avait quelque chose de louche chez cette femme, et l'inspecteur n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. La porte qui n'était pas fracturée, la cire des bougies renversées qui avait coulé sur les meubles dans le salon, tout évoquait qu'elle connaissait son meurtrier. Un rendez-vous galant ? D'après les voisins, la veuve ne sortait quasiment pas et ne recevait pas de visites.

Le corps avait été emmené depuis un moment déjà – les analyses scientifiques ne seraient pas disponibles avant le lendemain, au mieux. Ils avaient trouvé de la nourriture, des empreintes un peu partout, et surtout beaucoup de sang et des signes de lutte. Les deux ordinateurs leur en apprendraient sûrement plus.

L'inspecteur Lacastre sortit en bas de l'immeuble et alluma une cigarette ; peut-être que la veuve Rigaud avait finalement eu ce qu'elle méritait, songeait-il. Même si ce n'était pas à lui de porter un jugement, il était bien content que quelqu'un lui ait éclaté la tête. Pour rien au monde il n'aurait aimé lui confier ses enfants, à cette psychotique.

À suivre...